HISTOIRE

DE

L'EUROPE MODERNE,

Depuis l'irruption des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, jusqu'à la paix de 1783.

Par N. DE BONNEVILLE.

À Genève, et se trouve chez les principaux Libraires de l'Europe.

Première Livraison. *Jusqu'au 19 Juin 1215, où la Nation Angloise, confédérée, força le Roi Jean à signer et à sceller la grande Charte de sa constitution actuelle.*

NOTICE

Sur les principaux Historiens qui ont écrit des affaires de l'Europe.

PUFENDORFF.

La première Histoire générale des affaires de l'Europe moderne, qui attira quelqu'attention, fut celle du Baron de Pufendorff. Une érudition immense, un jugement exquis, des succès antérieurs, et ses connoissances politiques, le mirent en état de donner l'Histoire de l'origine et de la grandeur des différens Empires, et de terminer l'Histoire de chaque siècle par un exposé clair et précis de leurs constitutions et de leurs intérêts respectifs. Ce fut donc justement que l'Europe accueillit avec transport l'ouvrage de Pufendorff. Son plan, le meilleur peut-être que pût adopter un seul homme qui s'étoit chargé de fouiller dans toutes les Histoires du monde, pour y choisir des faits et des

dates, est extrêmement défectueux, en ce qu'il l'a forcé de récrire à plusieurs fois les mêmes événemens ; et, par ce défaut de méthode, il a trop grossi de pages inutiles, des élémens d'Histoire, où l'on ne sauroit assez éviter d'ennuyeuses récapitulations de détails purement chronologiques. Là, il écrit, en son entier, l'Histoire d'éspagne ; là, celle de la France ; là, celle de l'Angleterre, ensuite celle de l'Allemagne, etc. De toutes ces diverses Histoires, il forme un seul ouvrage que rien ne lie, et qui replace à chaque instant son lecteur, au point d'où il étoit parti, dans les premiers volumes. On marche toujours et l'on n'avance point dans ces Histoires confuses : aussi a-t-il publié son ouvrage, comme une simple Introduction à l'Histoire de l'Univers [1]. Ce sont uniquement des secours préparés à quiconque voudroit étudier ou écrire l'Histoire. Son plan offre des résultats immenses, mais point de grandeur ; et jamais aucun siècle n'a manqué d'un

[1] *Introduction à l'Histoire de l'Univers*, par le Baron de Pufendorff, 8 vol. 4°.

talent nécessaire à la composition de ces élémens historiques : quelque précieux qu'ils soient par le vaste et premier tableau qu'ils ont offert aux regards du génie, lequel a senti le besoin impérieux d'attacher des principes, qui n'appartiennent qu'à lui, à des faits isolés et perdus que trop souvent le pédantisme assemble avec autant d'ostentation que d'inutilité. La narration de Pufendorff est maigre ; on n'en peut supporter la lecture sans ennui, et partant sans profit pour le commun des hommes. Son Histoire est un squelette où il manque, comme le diroit Lucien, la chair et les couleurs. Il y a de l'érudition et de l'exactitude dans ses récits ; mais, en vérité, ni peintures des mœurs, ni caractères.

VOLTAIRE.

Voltaire a corrigé cette faute de Pufendorff; il a donné à l'Histoire des Nations, des caractères et des mœurs : il en a recréé tous les grands personnages du feu de son génie. Cependant son Essai sur

les mœurs et l'esprit des Nations [2], est fort inférieur à ses autres écrits historiques. L'ouvrage n'est point perfectionné. Voltaire, en son Histoire générale, est plein de caprices, et, qui le croiroit, de préjugés ! Quand il dit de certaines choses, il gauchit, il biaise, farde les faits, et c'est les déguiser à tous les yeux qui ne sont point exercés. Celui qui rapporte des faits, peut-il jamais être responsable de ce qu'il raconte ? Non sans doute, chez un Peuple d'Hommes, et Voltaire savoit mieux que personne, quels étoient les droits de la nature et des gens. Ses fautes, en cette Histoire, sont grandes, mais ce sont les fautes de son siècle, d'un siècle qui n'étoit pas mûr pour la vérité. Ainsi, des yeux malades ne peuvent supporter les rayons d'un beau soleil sans nuage.

« Si les hommes, a dit Voltaire, étoient *raisonnables*, ils ne voudroient d'Histoires que celles qui mettroient les droits des Peuples sous leurs yeux ; les loix

[2] *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, 8 vol. 8°.

suivant lesquelles chaque père de famille peut disposer de son bien ; les événemens qui intéressent toute une Nation, les traités qui les lient aux Nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit : mais *cette manière d'écrire l'Histoire est aussi difficile que dangereuse*, etc. Le public aime mieux les fables, on lui en donne » [3].

Ne jugez donc pas Voltaire avec trop de sévérité. Ne transportez pas dans son siècle des idées et des mœurs, et des espérances qui n'y étoient pas. Ce n'est pas tant d'avoir trahi la vérité qu'il est coupable, son plus grand crime est d'avoir dit trop de vérités. Et d'après les persécutions de tous les genres qu'on lui a fait essuyer, malgré sa cauteleuse prudence, pensez, avec effroi, aux dangers que pouvoit courir ce grand homme, véritable ami de l'humanité, s'il eût osé montrer la vérité toute belle, toute lumineuse. Peut-être même ce grand homme, qui

3 *Questions sur l'Encyclopédie*, au mot *Histoire.*

pouvoit beaucoup, eût-il osé tout ce qu'il pouvoit, s'il eût pu nourrir en son cœur une foible espérance de consommer la ruine des ennemis du genre humain. Ses craintes éternelles, et l'éternel besoin de servir l'opprimé, lui ont fait contracter un rire sec et monotone, qui, montrant toujours un être foible et lâche, affadit et dégoûte. Si Voltaire n'est pas un grand homme, c'est qu'il n'y a point de grand homme dans les fers.

Dans son Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations, quoiqu'un ouvrage très-grave et destiné à la jeunesse, Voltaire n'est point chaste, et il ne rit point de nos foiblesses, comme le bon la Fontaine, dont l'aimable sourire est le sourire des Anges. Souvent il caresse, il rampe; il est encore du siècle de la plus vile adulation, où des hommes qui prétendoient à la gloire et à la reconnoissance de leur siècle et de la postérité, ne rougissoient point de déifier un Despote, et d'aller flatter sa vanité,

Jusques au bord du Rhin qu'il n'osa pas franchir!

L'Histoire générale de Voltaire n'est souvent qu'un triste roman philosophique, et lors même qu'il est le plus exact en ses récits, il a une manière si cruellement légère de traiter les objets de la plus haute importance, qu'il m'a semblé long-tems mériter un mot terrible que me dit un jour l'éloquent Thomas avec indignation : « Ce Voltaire est un mauvais génie, qui est venu rire d'un rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine, et qui a déshonoré l'humanité ».

Mais après avoir étudié tous ses écrits, et son siècle, et les ennemis qu'il avoit à craindre, je sens qu'il doit trouver grace dans tous les cœurs honnêtes qui savent compâtir aux foiblesses humaines; et l'Auteur de Mérope, de Mahomet, et de Brutus, ne sera jamais pour moi un ennemi du genre humain.

Je l'ai pensé 4, je le pense encore, ses

4 V. *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie et leur poignard brisé par les Maçons.* Part. II, pag. 133, 1788.

écrits sont pleins d'assertions légères qui se contredisent. Il se livroit, sans réserve, à la diversité de ses idées que les passions rendent si mobiles. Il semble n'avoir souvent apperçu les objets que de profil, ou ne les avoir vus qu'au travers un prisme de mille couleurs qui les renverse et les défigure : mais il a fait un traité sublime de la tolérance! Nous lui devons d'éternels hommages pour avoir combattu, toute sa vie, un fanatisme qui dure encore, un fanatisme insensé, qui ne cherche la raison de rien, qui s'enfonce dans l'erreur, qui s'imagine autoriser des crimes par un grand nombre de complices. Il poursuivit, sous toutes les formes, le coupable féroce, qui, voulant se soustraire à ses remords, s'empresse de faire croire à la hâte ce qu'il a cru sans réflexion. Toutefois, je l'avoue, ne s'occupant guère qu'à rassembler avec art des idées acquises, il n'arrêtoit point assez long-tems son cœur et sa pensée sur l'avenir qui n'est point encore pour l'œil vulgaire, mais que l'œil du génie va saisir à travers les siè-

cles. Voilà pourquoi, ce me semble du moins, il a plus de tours dans le style que d'invention dans les idées.

Certes, puisque l'art d'écrire bien entendu, n'est que l'art de bien penser, le style est le premier mérite d'un Historien qui veut être utile : c'est le mérite le plus rare. Si Voltaire n'a point écrit une excellente histoire, il a seul, parmi les modernes, enseigné l'art de narrer avec élégance et précision. Ce n'est pas que le style de Voltaire, en son histoire, ne soit souvent léger et épigrammatique. Il manque de franchise et de ce feu sacré qui purifie les cœurs. D'ailleurs, disoit Montaigne, juge irrécusable en fait de style, il n'y faut pas tant la dextérité de la main que la gaillardise de l'imagination, qui élève et enfle un langage du cœur. Il vouloit des paroles, *non de vent*, mais *de chair et d'os*, qui appesantissent et enfoncent leur signification. « Gallus parle simplement, observe encore Montaigne, parce qu'il conçoit simplement. Horace ne se contente point d'une su-

perficielle expression, elle le trahiroit. Il voit plus clair et plus outre dans les choses. Son esprit crochette et furette tout le magazin des mots et des figures *pour se représenter*, et les lui faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire [5]. »

Voltaire n'a point écrit d'après le plan de Pufendorff. Il a conduit à la fois toutes les affaires des Nations : mais, en quelque sorte écrasé sous un fardeau trop pesant, il a morcelé les grandes époques en trop de petits chapitres insignifians. Il se perd et ne se retrouve plus, confond les dates, et ce qui lui paroît une conséquence de tel ou tel événement, en a été le principe.

MÉHÉGAN.

Peu de personnes oseront, je crois, préférer le Chevalier de Méhégan à Voltaire. Cependant il a autant de philoso-

5 *Ess. de Mont.* liv. III, chap. III.

phie et plus de force ; et s'il n'a point embrassé d'un regard tout l'Univers ensemble, il a mieux vu que ses prédécesseurs les choses qui étoient sous ses yeux; c'est le regard du génie. Son Tableau de notre Europe moderne a toujours la grandeur et la dignité de l'Histoire. Son plan convient à la rapidité de sa narration ; et si dans sa récapitulation, il ne marche pas, il court, il a du moins un pas ferme et assûré : malheureusement presque point de détails utiles dans son ouvrage ; trop de manière et d'afféterie en son style, éternelle imitation du style de Bossuet, lequel manque de variété, et de ces momens d'abandon, où il faut laisser l'ame à soi-même pour se recueillir, se voir et s'attendrir. L'Historien doit nous conserver toute notre raison, Bossuet, qui fait toujours le prophète, cherche à l'anéantir en nous dictant souvent de cruels préjugés au nom de l'Eternel, dont les hypocrites ont tant abusé: voulant nous persuader que Dieu s'est fait homme pour nous sauver, il affecte un langage au dessus de la voix hu-

maine, et nous permet à peine de chercher au fond de nos cœurs une pensée ou un sentiment qui n'y soit pas venu d'emprunt.

Ce n'est pas qu'on défende à l'Historien d'avoir quelque chose du Poëte. Pour donner à son style de la fraîcheur, et un coloris intéressant, il lui faut beaucoup de poésie dans les pensées et dans les mots. Le style d'un grand écrivain, en sortant de son cœur, doit offrir une création éternelle. S'il manquoit d'enthousiasme et de génie, comment peindroit-il, pour l'exemple des siècles futurs, les actions toutes divines des amis de l'humanité ?

Le Chevalier de Méhégan a donné le *Tableau de l'Europe moderne, depuis la chûte de l'Empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie en* 1648 [6].

Il est mort pendant qu'on finissoit

[6] *Tableau de l'Europe moderne*, par le Chevalier de Méhégan, 3 vol. in-12.

d'imprimer son Histoire ; et sans doute s'il eût survécu à la publication de son Ouvrage, il en auroit fait disparoître des incorrections et des erreurs qui le déparent. On ne rencontre dans Méhégan, ni injures nationales, qui sont la marque d'un petit esprit, ni injures gratuites et personnelles : et c'est d'un tel homme qu'on peut dire avec la Bruyère : Il a senti qu'il avoit assez de génie pour s'en passer.

L'ABBÉ MILLOT.

Les *Elémens d'Histoire générale*, par l'Abbé Millot, comme tous les autres Ouvrages de cet agréable Ecrivain, sont bien dignes d'être entre les mains de tout le monde. Le style en est froid, mais pur et correct. Ces Elémens n'ont point assez de graces et d'intérêt pour être fort utiles aux jeunes gens auxquels il les a destinés. A la Cour d'un Prince étranger, et sous l'œil de l'Abbé de Condillac qui écrivoit aussi l'Histoire, l'Abbé Millot ne pouvoit manquer à l'exactitude, ni à la

décence ; les moyens de s'instruire étoient à chaque instant près de lui. Souvent la Philosophie conduit ici la plume de l'Histoire, mais pas toujours.

L'Abbé Millot, en son Histoire générale, ne donne l'histoire des affaires de l'Europe que jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748 7 :

L'ABBÉ DE CONDILLAC.

L'ABBÉ de Condillac, en son *Cours d'Etudes* pour l'instruction du Prince des Parmesans 8, n'a vraiment écrit qu'une Introduction à l'étude de l'Histoire. Son Ouvrage est rempli de réflexions excellentes. Ses principes, quoiqu'il soit Prêtre, sont les bons principes ; et c'est un mérite dont on doit lui savoir gré ; mais en son docte Ouvrage, il n'intéresse jamais, il n'émeut point, il est sans passions, on n'y sent rien de fait avec amour,

7 *Elém. d'Hist. Génér.* par l'Abbé Millot, 5 vol. 8. *dernière édit.* 1789.

8 Depuis le vol. XI jusqu'au XVI.

son

con il santo amore della Patria ; et quoiqu'il s'efforce d'avoir l'air d'être libre, on diroit toujours qu'il parle, tout bas, à l'oreille d'un Prince qui ne l'entend point.

J. M. SCHROEKH.

Les Elémens de l'Histoire universelle, par J. M. Schroekh, sont très-estimés en Allemagne, je n'en connois pas d'autres en cette langue. Ce fut, dit l'Auteur, en ses préfaces, à la sollicitation de Weisse, Auteur de l'Ami des Enfans, qu'il se détermina à écrire *pour les enfans*, ses Elémens d'Histoire universelle. Il ne s'agit point ici de discuter si l'étude de l'Histoire convient à l'enfance ; il me semble que ces Ouvrages, où il n'y a guère que des mots, des dates et des préjugés, ne leur conviendroient nullement, si l'on vouloit prendre les soins pénibles de donner à ses enfans une éducation profitable, et qu'il ne leur fallût point un jour en recommencer une autre toute différente.

Ce n'est pas à un étranger à trouver mauvais un style qui plaît aux nationaux; mais en comparant le style de M. Schroekh, avec celui de nos bons Ecrivains, il y a, j'ose le dire, une disparité prodigieuse : peu de création, presque point d'abandon, à peine quelques images qui aient de la fraîcheur. Quant au plan de cet Ouvrage, il n'a pas dû coûter les derniers efforts du génie. Ce sont les élémens de l'Histoire de chaque pays, cousus l'un aprés l'autre sous un premier titre qui les unit si peu, que chaque partie forme un ensemble complet. Qu'on réunisse dans un même recueil, les Elémens de l'Histoire de France, et les Elémens de l'Histoire d'Angleterre, etc. par l'Abbé Millot, etc, on aura une idée du plan de M. Schroekh ; encore n'y faut-il point espérer de récapitulation ; rien de grand en cet Ouvrage, que l'ennui qu'il cause à sa lecture. De pareils Ouvrages, sur-tout quand on ose les vanter, me paroissent plus dangereux qu'utiles. Ils nourrissent la vanité d'une foule de discoureurs, de gens ineptes, de

petits Dictateurs très-satisfaits d'être dispensés d'apprendre sans avoir trop à rougir.

Schroekh pense, avec raison, qu'on ne sauroit assez parler *aux yeux* des enfans ; et en conséquence il a multiplié les gravures en son Histoire. On est fâché qu'il n'ait pas veillé avec plus de sagesse à la composition de ces tableaux, dont le choix n'est point du tout indifférent. Il y a plusieurs de ses images qu'on n'aime point à rencontrer entre les mains de ceux qui ont besoin d'un pareil Ouvrage pour acquérir une première idée ! Offrir aux regards d'un être foible le terrible Boniface, accourant du fond de l'Irlande, abattre avec fureur l'Arbre antique et vénérable que les Germains avoient consacré à l'Eternel, n'est-ce pas là donner une leçon d'intolérance, un prétexte de révolte, de désobéissance aux loix ? Ecrivains inconséquens ! vous ne voyez donc pas que, sous la hache de ce fanatique « Instrument de dommage », sont tombés ensemble avec l'Arbre sacré de

la Germanie, la raison, le courage, la reconnoissance et la liberté ? Ignorez-vous que les Germains, nos ancêtres, pour être toujours libres, ne vouloient point s'enfermer dans l'enceinte des villes ? Ils auroient cru, a dit Tacite, dégrader la majesté du Créateur, en resserrant sa gloire dans un temple de la main des hommes. Ils avoient

. . . . . . le firmament pour Temple,
Et pour Autel, un éclat de rocher.

Ils ne pouvoient comprendre Dieu. Des êtres qui ne sont que matière, peuvent-ils saisir quelque image de CELUI qui n'a rien de la matière, toujours infirme, inconstante, et bornée à un cercle, peut-être éternel, d'impuretés et d'imperfections ? Mais ils l'adoroient dans le plus bel ouvrage de sa bienfaisance, dans le Soleil, où il semble avoir déposé quelques rayons de sa gloire.

Cet œil de la Nature, ils l'animoient de la présence d'un Dieu caché dans son sein, et ils étoient reconnoissans de ses bienfaits, toujours sensibles et sans cesse

sous leurs yeux. Vous leur avez dit, cruels, toutes ces adorations sont des sacrilèges : vous leur avez fait un crime de la reconnoissance, de la plus douce des vertus. Vous leur avez ensuite parlé d'un *Dieu* fait *homme*, et cet Homme-Dieu, qui se donnoit, par votre bouche, en des lieux de votre choix, des Représentans, pour qu'ils le trouvassent, en vous, à toutes les heures, ils coururent l'implorer dans vos murailles, bâties par l'imposture, et ils devinrent esclaves, et pis encore, vos esclaves.

Quand on cessa d'adorer l'Eternel en présence de la Nature, on ne vit plus que des Dieux de pierre et de bois. Ils n'eurent plus de recours à la Divinité que par l'entremise du Prêtre qui se disoit son Représentant, le Chargé de ses bienfaits et de ses miséricordes. Ainsi dégradés, et ne cherchant plus la voix de Dieu qui parle aux cœurs, ils prirent insensiblement pour elle cette voix sacerdotale qui flattoit toutes leurs passions ; et bientôt l'espérance de partager les honneurs de l'Ambition, qui dévoroit tout, acheva de

les aveugler et de les corrompre. Au lieu d'aller saisir, à son réveil, un premier rayon du Soleil, on se contenta de s'agenouiller froidement devant je ne sais quelle figure, qu'on appeloit à la fois un soleil et un sacrement. On ne versa plus de larmes à la vue de ce rayon céleste qu'on sentoit descendre au cœur, et l'électriser ; le Soleil, à son lever et à son coucher, ne trouva plus d'adorateurs : ce fut alors qu'on cessa d'être sensible ; une extrême sensibilité devint un ridicule, un jeu de théâtre, et les grandes vertus se perdirent. Soyez sûrs qu'elles reparoîtront toutes avec la liberté.

Comment oser mettre sous les yeux des enfans, un Prêtre en fureur, qui poignarde un pauvre vieillard sans défense, apportant des parfums aux pieds d'un arbre qu'il a couronné de guirlandes ? Dans une édition nouvelle de ses Elémens d'Histoire, M. Schroekh, se blâme d'y avoir inséré un tableau de ce genre. Il falloit mieux faire que de s'excuser, il falloit avoir soin qu'on ne le retrouvât point dans cette autre publication.

Les Elémens d'Histoire universelle de cet Ecrivain Allemand, doivent intéresser beaucoup plus que nous ses compatriotes, et même expliquer assez naturellement pourquoi notre opinion diffère de leurs jugemens sur son Ouvrage. Il a consacré à leur Histoire un travail dix fois plus considérable, que celui qu'il a entrepris pour faire connoître les autres Nations. Une centaine de pages lui suffisent pour écrire l'Histoire de notre France. Quel abrégé! Dix pages contiennent toute son Histoire de la Chine. Que MM. les Critiques Allemands, MM. les Critiques Anglois, et MM. les Critiques François, au lieu de tant de préceptes sur la manière d'écrire l'Histoire, se contentent de nous en donner une bonne, qui en fera toujours faire une meilleure : mais comme l'a fort bien dit Voltaire : « Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'Histoire. Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare, etc. en quoi êtes-vous utile au Public ». 9.

9 *Questions sur l'Encyclopédie*, au mot *Histoire*.

M. Schroekh a écrit des affaires des Nations, jusqu'à la paix de 1763 [10].

W. RUSSEL.

De toutes les Histoires des affaires de notre Europe, la plus utile et la plus estimée, est celle qu'on vient de publier en Angleterre. Les Critiques Anglois ont donné à son Auteur, qui avoit gardé l'incognito, les plus grands éloges. Ils observent qu'il a su éviter la sécheresse de Pufendorff, et la légèreté de Voltaire. Ils ont loué la clarté de son style, sa précision, son élégance, la rapidité de sa narration [11] : et ce qui prouve combien on peut compter sur la véracité des faits rapportés par l'Historien, les Collèges d'Eton et d'Exeter, ont adopté cette Histoire comme un ouvrage classique, presqu'aussitôt qu'elle a été publiée. Cet accueil favorable en a fait donner tout de suite une

10 Allgemeine Welt-Geschicte fur *Kinder* von Johann Mathias Schroekh, Professor der Geschicte zu Wittenberg, 6 vol. 8°. 1786.

11 See *Critical Review*, 1785.

autre édition, qui a paru avec le nom de l'Auteur, une Dédicace au Duc de Bedford, des corrections, des augmentations considérables et des Tables chronologiques.

M. Russel a écrit son Histoire par lettres, et mille interpellations inutiles à son cher Philippe, ôtent à ses récits, qu'elles refroidissent, la dignité qui convient à une Histoire générale de notre Europe. A l'exemple de quelques Historiens estimés il termine ses principales Époques par des observations épisodiques, où il s'efforce de développer les progrès des arts et de la civilisation. Cette manière d'écrire peut être bonne pour des histoires particulières, seulement destinées au Philosophe; mais dans un Ouvrage élémentaire il faut éviter toute confusion; et ce n'est pas un excellent moyen d'être clair, que de morceler un Ouvrage par un autre Ouvrage d'un genre tout-à-fait différent : c'est ruiner l'intérêt de tous les deux, et perdre tout l'effet qui résulte d'un grand ensemble.

En lisant M. Russel, pour la première fois, j'eus, de son génie et de son Ouvrage, une très-haute idée. Toutefois, je fus souvent blessé par de certaines fautes, que l'Auteur de tel ou tel paragraphe, ne pouvoit pas, ce me sembloit, avoir commises. Bientôt je m'apperçus que M. Russel n'avoit point imité l'abeille qui se contente d'exprimer le suc des fleurs; il a fait, maintes-fois, comme les bouquetières, qui prennent les fleurs toutes entières; et cela, disoit Charon, n'est pas d'un grand ouvrier. Ce qu'il y a de vraiment beau dans cet Ouvrage, n'appartient point au Compilateur. C'est Hume, Robertson, Fergusson; c'est Montesquieu, c'est Voltaire, etc. etc. Guidé par ces génies supérieurs, le Compilateur Anglois trie, dans la main du Tems, les noms et les faits de peu d'importance, qui, par hasard, y sont tombés; il les jette dans l'oubli, il n'adore point les faux Dieux. Alors, un style plein de chaleur anime ses récits; alors, il a de l'enthousiasme.

Malheureusement, quand il est forcé de

marcher seul, son aller est roide et emprunté, ce sont des injures nationales; « De ces choses que tout le monde dit, comme l'a remarqué Montesquieu, parce qu'elles ont été dites une fois », qui ont été dites sans fondement, et qui ont des suites si funestes. Le style de cet Ouvrage est aussi marqué par d'étranges bigarrures, en ce que M. Russel, compilant les Historiens de toutes les Nations, François, Anglois, Allemands, Italiens, Espagnols, etc. ne se donne pas la peine de les traduire en sa langue : ou peut-être même n'a-t-il aucune connoissance des différentes langues dans lesquelles ont écrit les Auteurs qu'il a compilés. Quoiqu'il en soit, il a eu recours à des traductions déja faites, lesquelles ne sont pas toujours des chef-d'œuvres, car il est peu de Traducteurs Anglois dont on puisse dire avec admiration, comme d'un Le Tourneur, chez les François, et d'un Erbert, chez les Allemands, « Traduire ainsi, c'est créer » [12].

12 Le Tourneur, traducteur des Nuits d'Young; Erbert aussi traducteur des Nuits d'Young, et supérieur encore au traducteur François.

Cependant M. Russel n'a pas tout-à-fait manqué de génie dans la composition de son Histoire : il falloit le regard du génie pour démêler, au milieu des charmes d'une diction éloquente, l'erreur qui ressemble tant à la vérité, que les plus sages la prennent souvent pour elle ; et c'est précisément, a dit un Philosophe qui savoit apprécier les Ouvrages d'esprit, parce qu'il n'y a point d'excellent choix sans invention, que tant de gens font des compilations insipides.

On doit applaudir au zèle infatigable du sage Compilateur qui a donné à l'Angleterre, une Histoire de notre Europe, devenue classique à sa naissance, et dans un tems où l'étude de l'Histoire y semble presque universelle. Il a fait un Ouvrage utile, un Ouvrage qui manquoit à l'Europe, après les Essais d'un Pufendorff, de Voltaire, de Méhégan, de Millot, de Condillac, de Schroekh, etc. Il s'est livré à des recherches précieuses qui ont enrichi le travail des plus illustres Ecrivains qu'il a compilés avec choix. Si vous en

exceptez Pufendorff, tous ceux dont je viens de parler, n'ont cité personne. M. Russel, éclairé par les succès de Robertson et de Hume, ses compatriotes, a senti, comme eux, la nécessité de n'avancer jamais en son Histoire un fait de quelque intérêt, sans l'appuyer de l'autorité des Auteurs contemporains. Ce premier devoir d'un Historien qui respecte son Lecteur et la vérité, lui a toujours été sacré : pour le remplir, il s'est condamné pendant long-tems à un travail ingrat, et si pénible qu'il s'est en quelque sorte, comme l'Auteur de l'Esprit des Loix, approprié tous ses emprunts.

M. Russel a écrit l'Histoire des affaires de l'Europe, et de ses progrès dans les sciences et les arts, depuis la chûte de l'Empire Romain, et la fondation des Royaumes modernes, jusqu'à la paix de Paris en 1763 [13].

13 *The History of Modern Europe* with an account of the Decline and Fall of the Roman Empire, and a view of the progress of Society, from the rise of the modern Kingdoms to the peace of Paris 1763, in a series of letters from a Nobleman to his son. 5 vol. 8°. *a new edition*. 1785.

POST-SCRIPTUM.

P. S. » L'Histoire Ancienne, a dit très-ingénieusement Voltaire, me semble à l'égard de la Moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monoies courantes. Les premières restent dans les Cabinets ; les secondes circulent dans l'Univers pour le commerce des hommes ». Il a eu raison de tourner en ridicule ces Histoires impertinentes, où l'on trouve des Archevêques de Mayence mangés par des armées de rats, et des poupées qui embrassent des courtisans ; mais où donc est-elle cette Histoire moderne dont toute l'Europe a besoin, et où l'on puisse connoître à fond les événemens qui ont changé la face du monde, et qui influent encore aujourd'hui sur nos destinées ?

J'étois à Londres, quand M. Russel publia la seconde édition de ses Lettres sur les affaires de notre Europe moderne :

cet Ouvrage, de l'aveu des plus célèbres Ecrivains de l'Angleterre, étoit le meilleur Ouvrage que nous eussions en ce genre. On me chargea d'en donner une traduction Françoise ; et cette entreprise, utile à d'autres Ouvrages que je méditois, me fut très-agréable. J'en écrivis alors à l'un des meilleurs Esprits de notre France ; et dans une Lettre assez détaillée qui fut imprimée à Londres, j'y promettois de terminer ma traduction des Lettres de M. Russel par un Essai sur les préjugés des Européens.

Bientôt je supprimai cette Lettre, où j'avois pris pour un œuvre du génie une savante compilation.

Cependant les révolutions, qui se préparoient en France, tournoient aussi les études vers l'Histoire, vers une Histoire qui nous manquoit. Le succès des Lettres de M. Russel, les engagemens que j'avois contractés, l'enthousiasme que fit naître dans tous les cœurs honnêtes, la voix de tout un Peuple, lequel appeloit

à grands cris la vérité persécutée, ne me laissa pas de sang froid, et j'adoptai l'espérance de tirer pour de grands desseins un excellent parti du travail immense de M. Russel.

Je sentis comme lui le besoin d'une Histoire de notre Europe qui fût concise; mais pour ne pas imiter ces compilateurs qui, ne sachant pas abréger des faits et des principes, les mutilent ou les abandonnent, je m'occuppai d'un plan d'Histoire générale de notre Europe moderne, qui certes ne ressemble nullement à ceux des Historiens abréviateurs qui m'ont précédé: l'homme de génie, à la vue de ce plan, sentira d'abord, que trop vaste et trop accablant pour un seul homme, il sera cependant possible d'y classer, par choix, assez de faits et de bons principes, pour que rien de vraiment utile à mon siècle et à la postérité, dans l'étude de l'Histoire, n'y soit oublié.

TITRE GÉNÉRAL.

Histoire de l'Europe Moderne, depuis l'Irruption des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, jusqu'à la paix de 1783.

PREMIÈRE DIVISION.

L'Ouvrage sera divisé en trois Parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Partie Ière. Histoire de la naissance et des bouleversemens des Empires de l'Europe moderne.

Partie II. Histoire des sciences et des arts, et des progrès de la civilisation de l'Europe moderne.

Partie III. Histoire de l'Esprit humain en Europe.

PREMIÈRE SUBDIVISION.

PREMIÈRE PARTIE.

La première Partie sera divisée en grandes et petites Epoques.

Quatre grandes Epoques diviseront la première Partie.

Epoque Ière. Depuis l'Irruption des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, jusqu'à la paix de Westphalie en 1648.

Epoque II. Jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

Epoque III. Jusqu'à la paix de Paris en 1763.

Epoque IV. Jusqu'à la paix de 1783 : Indépendance de l'Amérique.

N. B. Cette Partie contiendra 6 à 7 volumes *in*-8o.

SECONDE PARTIE

La seconde Partie sera aussi divisée et subdivisée en grandes et petites Epoques.

N. B. Cette Partie contiendra 1 ou 2 volumes *in*-8o.

TROISIÈME PARTIE.

La troisième Partie formera une Histoire de l'Esprit humain en Europe.

Elle sera divisée en différens Essais.

Ier. Essai. De l'Esprit des Religions Européennes.

II Essai. De la Législation Européenne.

III Essai. Du Langage des Européens.

IV Essai. Du Commerce des Européens.

V Essai. De la naissance de l'Encyclopédie.

VI Essai. Les Pourquoi ? ou Récapitulation générale de l'Histoire de notre Europe moderne.

Une seule Epoque embrassera tous ces différens Essais qui composeront la troisième Partie. L'Auteur commencera ses

recherches, *Depuis la découverte d'un Alphabet chez les Francs, jusqu'a la naissance de l'Encyclopédie.*

N. B. Cette Récapitulation générale contiendra 1 volume.

L'Ouvrage sera terminé par une Table générale et alphabétique.

Ainsi divisée et subdivisée cette Histoire de notre Europe moderne pourra servir les vues d'un bon Père de famille.

La première Partie contiendra les faits historiques, et tous les principes des amis de l'humanité attachés aux faits. Elle peut être utile à toutes les classes d'hommes: elle offrira toujours un intérêt caché, qui sera d'autant plus fort qu'on sera plus en état de réfléchir; mais rien qui n'y soit à la portée de ceux qui, avec un peu d'intelligence, de franchise et un cœur, ouvrent un livre pour la première fois.

La seconde Partie, où il sera parlé des sciences et des arts, demandera nécessairement un esprit plus mur et un peu cultivé.

La troisième Partie sera particulièrement destinée à l'être sensible et généreux qui pense, qui réfléchit, qui plonge au fond de son cœur.

L'excellente compilation de M. Russel me servira de texte pour composer ma première Partie, non que j'aie entièrement renoncé à des recherches courageugeuses ; un regard jeté sur les chapitres IX, XI, XVI, XXII, etc., qui dans l'Original sont des traductions compilées par M. Russel, prouveront assez que, dans les choses d'un grand intérêt, je suis allé moi-même fouiller dans l'abîme des siècles, dévoré d'un ardent amour de la vérité.

Je n'ai point perdu mon tems à expliquer des querelles théologiques si ennuyeuses dans toutes nos Histoires de l'autre siècle. Ces discussions de mauvaise foi ont été estimées par moi ce que j'ai pensé qu'elles valoient. Je me suis borné à mettre dans tout son jour *ce que je croyois* l'erreur, *ce que je croyois* la vérité.

L'on ne me trouvera point l'âpreté des persécuteurs : je n'ai pas même attaqué l'athéisme avec colère. Quel homme assez lâche pour persécuter un aveugle-né qui ne pourroit pas comprendre l'existence des couleurs et de la lumière ? Ne serez-vous pas au contraire attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il demandera de votre amitié que vous lui apportiez le Ciel pour le toucher ? il en est ainsi des Athées. Α-θεος, *Athée*, vouloit dire, pour les Sages de l'ancien monde, *privé du sens qui voit Dieu* ; et je me suis dit : Guérissons-les, et ne les haïssons pas, ils sont moins parfaits et plus à plaindre que nous.

Au lieu de persécuter l'*Athée*, l'être *privé du sens qui voit Dieu*, tâchons de développer en son cœur, s'il est possible, le sens qui lui manque et dont il a besoin pour admirer ce Dieu, père de la Nature, dont la présence embellit l'Univers.

La tolérance est mon premier principe. Ces malheureux qui cherchent à noircir

la vertu, je les ai regardés sans rire, mais ils m'ont fait pitié. L'homme vil qui aura jeté sur mon passage la pierre du scandale, ne me forcera jamais à gauchir. Je la franchirai. Plus on aura multiplié les obstacles, plus ma constance aura de charmes pour mon cœur ; et plus sera grande la seule gloire que j'ambitionne, celle de me surpasser chaque jour par de nouveaux efforts, et de faire tout le bien que je médite, avec le moins de mal possible.

Je n'ai point eu la pensée d'écrire une Histoire de notre Europe moderne, qui n'ait jamais eu de modèles, et n'eût point à craindre d'imitateurs. Cette noble ambition n'étoit pas en mon pouvoir ; et loin de me flatter d'avoir achevé une grande et belle Histoire, dans le sixième traité de la troisième Partie, sous le titre des *Pourquoi*, je dirai quels sont les tems où j'espère qu'il sera possible de voir naître, chez les Nations modernes, un premier Historien.

Dans ces élémens historiques, il m'a fallu renoncer à une exactitude scrupuleuse sur de certains faits. Edmond, par exemple, s'appeloit-il *Bras-de-fer* ou *Côte-de-fer* ? Ceux qui savent de pareilles choses et mille autres faits de cette nature, sont très-érudits, et je les en loue ; quant à moi, je ne puis toujours prétendre à tant de gloire.

Mais, j'ai toujours apporté la plus sévère attention aux droits de la Nature et du pacte social. Cette partie de mon travail, est celle que j'offre à mes contemporains pour me juger. Point de secours étrangers, point de livres à fouiller et à compiler, pour découvrir ces droits antiques et sacrés : je les ai trouvés tout près de moi et dans mon cœur. N'est-ce pas le cœur de l'Homme, que Moïse, emblême de l'éternelle lumière, a voulu peindre par cette pierre brute où il burina ses loix ? L'Homme n'est-il pas la Colonne véritable où le Dieu des Egyptiens grava les élémens *de toutes les sciences*. Ce n'est pas la vérité qui manque aux hommes,

ce sont des hommes qui manquent à la vérité.

Encore une observation. Malgré le mépris que les Historiens Anglois affectent pour nos Historiens modernes, en ne les citant jamais, je dois dire ici que j'ai rencontré chez eux des passages si visiblement copiés de nos Auteurs François, qu'il m'a été souvent impossible *de les traduire*, sans emprunter à Voltaire, à Montesquieu, etc. etc., des paragraphes entiers. M. Russel a singulièrement usé de ce grand art des Historiens de son pays ; et comme il n'a copié nos Ecrivains supérieurs que dans les morceaux de génie, on sent quel tour perfide il a joué à un jeune Ecrivain, dont la mémoire, quelque prodigieuse qu'on veuille la supposer, n'a pas toujours pu ressaisir des pages entières et des paragraphes compilés en d'immenses volumes, et à la fois au centre et aux extrêmités d'un grand Ouvrage. Le Docteur Robertson lui-même, dans sa belle Introduction à l'histoire de Charles-Quint, en avouant tout ce qu'il

doit aux recherches, à l'esprit et aux talens de Notre Voltaire, s'excuse de n'avoir pu le citer une seule fois, à cause du ton léger qui rend son Essai sur le caractère et les mœurs des Nations, indigne de la majesté de l'Histoire. Si toutefois, c'est un très-grand mérite pour un Historien d'avoir puisé en d'excellentes sources, pourquoi ne pas citer Voltaire, qu'il nous assure, après un mur examen, être un « Historien savant et bien informé » [14] ? J'aurois desiré pouvoir montrer en cette Histoire générale, combien le travail de nos Historiens a servi aux Historiens étrangers : mais ce n'est point comme *Historiens*, c'est comme *Ecrivains* ingénieux et agréables qu'ils les estiment. Ainsi, dans un corps d'Histoire classique, élémentaire, je n'ai pu toujours indiquer ces emprunts par des notes, pour ne pas jeter de la confusion dans les citations authentiques, qui, seules, font autorité parmi les Savans. Il m'étoit encore moins facile de sousligner toutes ces *restitutions*,

14 He (Voltaire) is a learned and well informed Historian. *Hist. of Charles V Introd.* note 44.

parce que, souvent, elles ne sont pas entières ; que tantôt on y a corrigé des fautes essentielles, ajouté quelques circonstances, ou retranché plusieurs réflexions ou communes, ou monotones, ou indécentes, ou même révoltantes pour des hommes qui ne veulent ni Papes, ni Puissances arbitraires, et qui se croiroient deshonorés et traîtres à la Patrie, s'ils avoient la bassesse d'écrire comme le Président Hénault : « Que si veut le Roi, si veut la Loi » [15]. Et d'ailleurs, c'est effectivement un nouveau travail sur des Auteurs contemporains qui leur ont servi de commun modèle. Ces récapitulations, sans autorité, qu'ils ont rendues légales par les corrections et par les noms respectables dont ils les ont appuyées, sont devenues leur propriété, dès qu'elles entroient naturellement dans un plan de leur choix, et dans un ouvrage où les plus grandes beautés n'appartenoient qu'à eux seuls. Je ne les accuserai donc point d'in-

15 *Nouv. Abrégé Chrono. de l'Hist. de Fran.* part. II, p. 633. Cet Ouvrage là, qui s'est vendu à trente mille exemplaires n'a point été brûlé par la main du Bourreau.

fidélité dans les emprunts qu'ils ont cru devoir faire, pour l'utilité publique, à nos bons Auteurs François, traduits dans toutes les langues, et aussi connus en Angleterre qu'en France : mais pour l'honneur de mon pays et de la vérité, je devois, à nos Ecrivains, cet aveu public de ma reconnoissance particulière. Heureux, si, dans un Ouvrage aussi long et aussi pénible, je puis faire soupçonner beaucoup plus d'emprunts qu'il n'y en a, pour le style, et pour ces maximes éparses qui revèlent, comme l'a dit Bacon, l'Homme tout entier.

Nota. *On a tiré cet Ouvrage sur beau Papier d'Auvergne, et un certain nombre d'exemplaires, pour les grandes Bibliothèques, sur papier vélin : même format et même caractère que cette Notice.*

LIVRES NOUVEAUX.

NOUVEAU Système sur la Mythologie, par M. P. A. Girardet, Doyen du Chapitre de Nozeroy, avec cette Épigraphe : *Ornari res ipsa negat contenta doceri.* Manil. 3, v. 28. *Avec approbation et privilège du Roi.*

Parmi la foule de Livres que nous avons sur la Mythologie, aucun n'est peut-être plus capable de piquer et de satisfaire la curiosité, que celui-ci. Il consiste dans le développement du Culte primitif et des causes qui le firent dégénérer, qui corrompirent les annales des Sociétés particulières, et dont la rapsodie forme ce qu'on appelle *Mythologie*. Dès les premiers âges, dit l'Auteur, il y eut des constructions sacrées que nous appelons *Béthels*, (*Maisons de Dieu*). Le Gouvernement fut d'abord Théocratique, et on les regarda comme une résidence spéciale du Seigneur. Il y avoit un Chef visible, mais qui n'étoit censé que l'organe et l'interprête du Chef invisible et suprême. La population s'accroissant, les constructions se multiplièrent. Chaque Peuplade se choisit des symboles distinctifs. Or, par une Méthonimie [1] assez naturelle, et de style théocratique, on attribuoit au Chef visible ce qui étoit censé propre au Chef invisible. Ses loix, ses réponses, tout étoit réputé émané d'en haut ; c'étoit toujours Dieu qui parloit, qui répondoit, qui ordonnoit. On employa le même langage à l'égard des symboles distinctifs, qui tous avoient des noms particuliers, et à l'égard même de ces associations. Cela multiplia les

[1] Mot composé des termes Grecs μετὰ, *trans*, et ὄνομα, *nomen*, c'est-à-dire, changement de nom. C'est par cette figure qu'on prend l'Inventeur pour la chose inventée, comme *Bacchus* pour le vin, le contenant pour le contenu, l'Auteur pour son Ouvrage, etc.

noms de la Divinité, et parut multiplier les Dieux. On écrivoit les annales, et tout y étoit écrit suivant le langage théocratique, tout étoit attribué à Dieu même, sous le nom que chaque Société lui donnoit. La collection de ces annales, non seulement fomenta l'erreur, mais encore, lorsqu'on commença à les interpréter en langage vulgaire, elle forma ce tissu d'absurdités et d'impiétés, qu'on appelle *Mythologie*.

Le systême de M. l'Abbé Girardet est extrêmement simple; et sa simplicité tempère avantageusement ce que le terme de *systême* a de révoltant pour ce siècle anti-systhématique. Prendre au hasard deux ou trois termes, en faire un Livre où l'on étale une érudition agréable, pour en donner une explication vraisemblable, au moyen de quelques allusions topographiques, astronomiques, hystoriques ou morales, sans égard pour le fond de la Mythologie, sans en avoir la moindre teinture, c'est un brigandage; c'est escamoter, à peu de frais, une gloire éphémère; c'est se jouer de la crédulité des ignorans, qui prennent pour de l'or, du clinquant, une petite couche de vernis, des pompons. Voilà ce que font aujourd'hui la plûpart de nos Savans. M. Girardet annonce une bonne foi peu commune; et il ne *tire* de son érudition que des réflexions sages et judicieuses. On peut dire qu'à parler rigoureusement, il n'offre point un *sytême*, mais un exposé simple et précis du Culte primitif, de la formation des premières Sociétés, et de leurs divisions et subdivisions, dont il ne *tire* que les conséquences qui en suivent naturellement. Cet exposé est celui du *béthélisme* essentiel et primordial, sujet absolument important pour la connoissance de l'antiquité. C'est de cet exposé qu'il *tire* l'explication de toutes les difficultés de la Fable, explication frappante, naturelle, et fort aisée à appliquer à tout ce qui se présente de

plus absurde dans la Mythologie. C'est dans Moïse, c'est dans les écrits de ce grand homme, qu'il trouve les vestiges du Culte et de la police du monde naissant, et es progrès de l'un et de l'autre jusqu'à l'époque de Moïse ; c'est dans les Livres de Moïse, qui sont les plus anciens qui nous aient été transmis, qu'il a étudié le Culte primitif, et les abus qui s'y introduisirent ; et qu'il a découvert une route qui n'est nouvelle que parce que, depuis Moïse jusqu'à nous, elle a été ensévelie sous les décombres du temps, et sous des brouillards épais, formés par l'impéritie des Grecs et des Romains dans les Langues orientales. C'est dans le Culte pratiqué par Adam et Eve, dans les altérations et les divers changemens qu'il éprouva et dut éprouver, en passant par les filières si variées des esprits, qu'il observe la marche et les progrès du paganisme, et de l'abus de la Religion et de la Fable.

Le but principal de M. l'Abbé Girardet a été de faire connoître ce que l'antiquité a de plus curieux et de plus intéressant, qui est le *béthélisme*, et de rendre raison des absurdités de la Fable. Il n'a rien omis d'essentiel sur ce sujet. En avertissant qu'il s'est beaucoup servi des étimologies hébraïques, il fait sur les différentes Langues de l'Orient, des observations qui annoncent l'étendue de ses lumières et la justesse de ses réflexions. Son érudition est infatigable, inépuisable. Il passe tout en revue depuis les grands Dieux, jusqu'aux Dieux Pan, Faunes, Satyres, Sylvains, Nymphes de toute espèce. Nos Nymphes blanches, nos Dames Bonnes, nos Dames de nuit, et la Reine Habonde, nos Ogres, nos Pressimes, nos Morgues, la fameuse Mellusine de la grotte de Sarsenage, en un mot, nos Fées, etc., lui offrent des restes de ces Divinités dont la Fable fourmille. Dans les mœurs, les usages et les coutumes des différens Peuples relativement à la religion, il a soin de faire remarquer les traits de ressemblance qui lui paroissent les plus frappans avec les

51

béthélisme essentiel et primordial. C'est par des rapprochemens continuels, bien dignes d'être observés, qu'il voit par-tout les fausses religions se parer des figures symboliques de la véritable, et nos dogmes sacrés plutôt défigurés que contredits.

Il y auroit de l'injustice à ne point honorer les recherches, les travaux, la science presque infinie, et le zèle pur du recommandable Doyen de Nozeroy, dans un siècle où l'on s'est plu à égarer les fils qu'une tradition fidelle nous laissoit dans les mains ; il faut, disent les Auteurs du Journal Encyclopédique, savoir gré à qui les retrouve, s'en saisit et nous les remet.

Aucun Livre ne contient une source plus abondante d'instructions aussi piquantes que nécessaires. Cet Ouvrage, rempli d'érudition, selon le rapport du Censeur judicieux, M. l'Abbé Roy, qui l'a approuvé, doit jeter un jour lumineux sur une foule d'objets Mythologiques, dont le sens a été peu connu, ou mal apprécié jusqu'à présent. S'il s'y trouve, par hasard, continue le même Censeur, quelques explications ou conjectures capables de choquer les idées reçues, et même les principes les moins contestables sur la religion et les mœurs, l'Auteur prévient sagement le Lecteur de ne les regarder que comme des possibilités propres à exercer l'esprit, plutôt qu'à contredire la Religion, qu'il se feroit un crime de ne pas respecter.

Nouveau Théâtre Allemand, par MM. Friedel et de Bonneville, 12 Vol. in-8°., les 10 derniers Vol. par N. de Bonneville.

Essais, Choix de petits Romans Philosophiques imités de l'Allemand avec quelques Essais de Poésie Lyrique, par N. de Bonneville, 2 l. 8 s., port franc par la Poste.

Les Jésuites chassés de la Maçonnerie, et leur poignard brisé par les Maçons. 2 vol in-8°. Par N. D. B.